

Heidegger- 3 décembre 2024.

Introduction

Cette année, nous avons l'occasion de consacrer deux séances à deux philosophes, Jean Cavaillès et Martin Heidegger, qui semblent n'avoir comme seul point commun que d'être tous les deux connaisseurs de Husserl, qu'ils ont rencontré tous les deux.

- Jean Cavaillès, (1903-1944), philosophe, mathématicien, résistant au nazisme, fusillé par ces derniers, avec une œuvre par cela même interrompue. → un héros.

A propos de son œuvre interrompue, Jacques Bouveresse écrit que :

- « ... la philosophie dans son ensemble,.... aurait probablement connu une évolution bien différente dans notre pays si Cavaillès avait vécu » (Préface à *Jean Cavaillès, un philosophe dans la guerre*, de Gabrielle Ferrières).

- Martin Heidegger (1889-1976), philosophe, formation « théologique » (plutôt que mathématique), adhérent au nazisme, à l'œuvre abondante → De l'aveu même d'un « heideggerien pur jus », François Fédier, Heidegger ne fut pas un « héros ».

Les éléments qui distinguent l'un de l'autre sont en rapport direct avec ce que Hannah Arendt, à la suite de Karl Jaspers, appelle les « situations-frontières », i.e. des situations où « le monde cesse d'être un monde dès lors que la condition de la pluralité est suspendue » (A. M. p. 228), la situation-frontière » en question étant la période pendant laquelle le nazisme exerça le pouvoir.

Cette séance étant consacrée à Heidegger, la question posée est la suivante :

L'intérêt d'une philosophie peut-elle être, ne serait-ce qu'en partie, indépendante du jugement porté sur l'auteur de cette œuvre? Peut-on être un philosophe important lors même qu'on admet que ce philosophe n'est pas un héros ?

A noter qu'il n'est pas nécessaire d'être un « heideggerien » pour trouver de l'intérêt à la lecture de Heidegger. C'est ainsi que Michel Foucault, qu'on ne classe pas parmi les « heideggeriens » a pu déclarer :

- « Nietzsche et Heidegger, ça a été le choc philosophique ! Mais je n'ai jamais rien écrit sur Heidegger et je n'ai écrit sur Nietzsche qu'un tout petit article ; ce sont pourtant les deux auteurs que j'ai le plus lus ».

Et dans la dernière interview (29 mai 1984), il déclare :

- « Heidegger a toujours été pour moi le philosophe essentiel... Tout mon devenir philosophique a été déterminé par ma lecture de Heidegger » (*Dits et écrits, II*, p. 1522).

- « Philosophe essentiel », cela ne signifie pas pour autant un auteur dont on partage les positions, mais un auteur dont la lecture est enrichissante.

Ce que souligne parfaitement Emmanuel Levinas qui reconnaît « la dette de tout chercheur contemporain par rapport à Heidegger, dette qu'il lui doit souvent à regret » (*Dieu, la mort et le temps*).

Il ne s'agira pas, une nouvelle fois, d'instruire le procès de Heidegger, qu'il soit à charge ou à décharge, mais plutôt de réfléchir sur l'intérêt que l'on peut trouver à lire des textes de Heidegger, une fois établies les pièces du dossier qui concernent les déclarations de ce dernier relatives à son engagement dans le nazisme... à son engagement, et aussi à sa position de retrait, suite à ce qu'il appelle « *le tournant* ». Pour cela on examinera deux moments, le **Discours du rectorat**, de 1933, et l'**Entretien accordé au Spiegel**, en 1966, publié après sa mort en 1976. Y-a-t-il deux Heidegger, celui de 1933, et celui de 1966 ?

- I – 1933 – Discours du rectorat.

En 1933, Après avoir adhéré au parti national-socialiste, Heidegger est nommé recteur de l'Université de Fribourg. Tout cela dans le cadre de la politique de « mise au pas » qui se traduit, pour ce qui concerne l'Université, par :

- L'exclusion des juifs, notamment les enseignants (cf. Husserl) de l'Université.

- La mise en œuvre du « Führerprinzip ». C'est le ministre, instance politique, qui nomme le recteur, qui nomme à son tour les doyens.

Il déclare ainsi dans un journal universitaire :

- « *Seul le Führer lui-même est la réalité et la loi de l'Allemagne d'aujourd'hui et de demain* » (*Appel aux étudiants allemands*).

Mais surtout, à l'occasion de cette nomination, il est amené à prononcer un discours, « *L'autoaffirmation de l'Université allemande* », appelé souvent « Discours du rectorat ».

Discours qui commence ainsi :

- « Prendre en charge le rectorat, c'est s'obliger à guider spirituellement cette haute école ».

Arrêtons-nous sur l'expression « guider spirituellement ».

- « Guider » est la traduction de « *führung* ». Ainsi « Heidegger est le Führer de l'Université ».

Mais à « guider », Heidegger ajoute « spirituellement ».

Que veut dire « guider spirituellement » ?

C'est ce qu'on va essayer d'expliquer. Pour cela, il faut déceler les références, explicites ou implicites du texte de Heidegger, à deux philosophes : Platon et Nietzsche.

- **Platon.**

Dans la *Lettre 7*, après avoir jugé que :

- « ...en ce qui concerne toutes les cités qui existent à l'heure actuelle, absolument toutes ont un mauvais régime politique », on peut lire cette proposition :

- « ... le genre humain ne mettra pas fin à ses maux avant que la race de ceux qui ... s'adonnent à la philosophie n'ait accédé à l'autorité politique ou que ceux qui sont au pouvoir dans les cités ne s'adonnent véritablement la philosophie, en vertu de quelque dispensation divine ».

Ce qu'on traduit souvent ainsi : « que les rois deviennent philosophes ou que les philosophes deviennent rois » ... en passant sous silence la dernière partie de la phrase !

Autrement dit : que le pouvoir soit associé au savoir... ce qui peut s'entendre de deux façons : que le savoir soit la norme du pouvoir, ou que le pouvoir soit la norme du pouvoir.

Tout se passe comme si Heidegger concevait la situation présente de l'Allemagne sur le modèle de la situation décrite par Platon, et de même que Platon a cru un moment pouvoir conseiller Diodore, tyran de Syracuse en Sicile, de même Heidegger croit jouer un rôle comparable auprès de Hitler.

Heidegger, cependant, ne peut pas ne pas constater la brutalité des nazis, il n'est pas satisfait de l'état présent du régime national-socialiste, mais il voit en lui une promesse d'avenir, promesse qui pourra se réaliser si le pouvoir politique est guidé par la science philosophique.

- « C'est uniquement s'il est ce prodrome – et tel est bien ce que nous croyons – qu'il porte en lui la garantie de sa grandeur » (*Cahiers noirs*, E. Pinat, p. 116).

Cela le conduit à distinguer un « national-socialisme vulgaire » et un « national-socialisme spirituel », celui précisément qu'il compte contribuer à promouvoir par la manière dont il conçoit sa fonction de recteur. C'est ainsi qu'on peut parler à la fois de la naïveté et de la vanité de Heidegger qui, pour reprendre la formule de Karl Jaspers, espère « guider le guide »... « comme s'il voulait au fond éduquer le Führer »... à moins, dirait La Fontaine, qu'il fût « la mouche du coche ».

→ D'où l'expression « guider spirituellement ».

Autrement dit, il conçoit le « Führerprinzip » dans les deux sens : contribuer, dans son rôle de recteur, à la « mise au pas » de l'Université (le pouvoir norme le savoir) et contribuer en tant que philosophe, à la « spiritualisation » du national-socialisme (le savoir norme le pouvoir).

- **Nietzsche.**

De Nietzsche, Heidegger partage la thèse selon laquelle l'état présent de la civilisation est à penser en terme de « décadence », de « déclin ». Il fait sienne la phrase de Nietzsche :

- « Le désert croît », et il s'inscrit dans un courant allemand, aux côtés de Spengler (1880-1936, *Le déclin de l'Occident*), de Junger, (1895-1998, *Le travailleur*), de la « révolution conservatrice », courant qui, en se réclamant de Nietzsche, dénonce la démocratie, le libéralisme, le marxisme, la philosophie des Lumières et ses effets niveleurs, phénomènes responsables notamment de la défaite allemande et de la « République de Weimar ».

Dans le *Discours*, le terme qui correspond à cette idée est celui de « **détresse** ».

Comme son nom l'indique, la « Révolution conservatrice » appelle à un « sursaut » (on retrouve le terme chez Heidegger, *Discours*, p. 22), elle est « volontariste ». La « révolution consiste en un retour aux valeurs qui ont fait la grandeur de l'Allemagne.

La situation présente de l'Allemagne est l'effet de l'épuisement de la volonté, et la « Révolution conservatrice » est un appel à la **volonté**. Là encore on entend un écho de la pensée de Nietzsche, qui en la figure du « Dernier Homme » dresse le portrait de l'état présent de la civilisation :

- « Je leur parlerai de ce qu'il y a de plus méprisable au monde, je veux dire du *Dernier Homme...* en clignant de l'oeil ».

Le Dernier Homme, c'est celui en qui la volonté se retourne contre elle-même. Au lieu que « l'homme se fixe un but », sa volonté ne désire que la prolongation de son état présent.

Opposons :

- « Il faut avoir encore du chaos pour enfanter une étoile dansante ».

- « Le temps vient où l'homme deviendra incapable d'enfanter une étoile dansante ».

Comme un prophète, Zarathoustra parle au futur, pour signifier que le mouvement de déclin n'est pas arrivé à son terme. Il est encore temps de « réagir ».

- « Il est temps que l'homme se fixe un but... Vous avez encore du chaos en vous ».

- On trouve un écho de cette affirmation nietzschéenne dans les propos de Heidegger :

- « Voulons-nous l'essence de l'université allemande ou ne la **voulons**-nous pas ?... mais personne ... ne nous demandera : « **voulez-vous ou ne voulez-vous pas ?** » si la force spirituelle de l'Occident flanche et que toutes ses jointures craquent, si le cadavre de la pseudo-culture s'effondre sur soi emportant toutes les forces dans la confusion .. ? Que quelque chose de tel se produise ou ne se produise pas, cela dépend seulement de la question de savoir si, en tant que peuple spirituel historial, nous nous **voulons** encore, nous nous **voulons** à nouveau – ou bien si nous ne nous **voulons** plus. Chacun en particulier a part à cette **décision**, même et surtout lorsqu'il fuit devant cette **décision** ».

A noter : importance des termes « volonté », « décision ».

On peut dire que Heidegger effectue une triple traduction :

- 1) Traduction, dans ses propres termes, du discours de Zarathoustra en insistant sur sa dimension volontariste, en appliquant à la situation de l'Université les propos que Nietzsche adresse au tout de la civilisation.

- « La volonté n'aspire pas à ce qu'elle veut comme à quelque chose qu'elle n'aurait pas encore. La volonté a déjà ce qu'elle veut . Car la volonté veut son vouloir. Son vouloir c'est son voulu. La volonté se veut elle-même » (*Chemins... Le mot de Nietzsche « Dieu est mort »*, p. 283).

- 2) Traduction, dans les termes habituels du monde universitaire, des termes propres aux nouvelles dispositions politiques.

Le sursaut auquel Heidegger appelle les enseignants et les étudiants consiste à « **vouloir** »,... mais **vouloir** quoi ?

Réponse :

- « Voulons-nous l'essence de l'université allemande » ?

Mais qu'est-ce que **vouloir** l'essence de l'Université allemande ?

- Réponse : c'est assumer de nouveau la « mission spirituelle » de l'Université.

Mais en quoi consiste cette « mission spirituelle » ?

- Réponse : c'est ce qui lui permet de retrouver la grandeur de son peuple.

- - « Seul un monde spirituel garantit au peuple la grandeur. Car il contraint à ce que la constante **décision** entre la **volonté** de grandeur d'un côté, et de l'autre le laisser- faire de la décadence, donne son rythme à la marche que notre peuple a commencée vers son histoire future ».

Or la conviction de Heidegger consiste en ce que la nouvelle disposition politique, le « Führerprinzip » offre une opportunité à l'Université pour qu'elle puisse réaliser sa mission spirituelle.

Ce qui veut dire concrètement que la « mise au pas », à condition que nous la **voulions**, sera le « **sursaut** » qui permettra à l'Université d'accomplir à nouveau son essence.

→ Voulons-nous l'essence de l'Université allemande ? = voulons-nous la « mise au pas » de l'Université allemande ?

On peut donc conclure que Heidegger voit dans le contexte de « mise au pas » de la société allemande l'occasion pour l'Université de retrouver sa signification spirituelle perdue.

- 3) Traduction du contexte présent selon la situation qui était déjà celle de Platon lorsqu'il est parti en Sicile dans le but de conseiller le tyran Diodore.

Le « sursaut » auquel appelle Heidegger est un nouveau commencement pour l'Université allemande.

- « C'est à la seule condition que nous nous placions à nouveau sous la puissance du **commencement** de notre existence spirituo-historiale ».

- « Notre présent allemand est rempli d'un grand bouleversement qui s'empare de l'existence historique tout entière de notre peuple. Le commencement de ce bouleversement, nous le voyons dans la révolution nationale-socialiste ».

La situation présente correspond donc à la situation évoquée dans la *Lettre VII*. Le présent fournit l'occasion d'accorder le pouvoir et la sagesse.

Dit autrement, lorsque Heidegger présente sa nouvelle fonction , - à savoir « prendre en charge le rectorat, c'est s'obliger à guider *spirituellement* cette haute école » -, il faut comprendre, comme le fit Jaspers, qu'il ne s'agit pas seulement pour Heidegger de « guider spirituellement » , par la « mise au pas » les enseignants et les étudiants , mais aussi de « guider le guide ».. comme s'il voulait au fond éduquer le Führer » !

Pour résumer, disons que pour Heidegger, « essence spirituelle de l'Université » équivaut à « volonté de grandeur ». Le Discours de 1933 est placé sous le signe du « volontarisme », entendu comme « **volonté de volonté** ». La préoccupation « théorique », - Heidegger dirait « spirituelle »-, se confond avec la préoccupation « politique » du recteur Heidegger.

A noter l'emploi du « nous » par lequel Heidegger associe sa propre volonté, à celle du « peuple » allemand... et à celle du « Führer » !

Jacques Derrida a parlé de « **volontarisme massif** ».

Mais

le réel historique, la Seconde Guerre Mondiale, et tout ce avec quoi ce terme est associé... et qui n'est pas un « détail », a du mal à s'ajuster à cette théorisation. Ce qui conduit Heidegger à réviser sa position... et à prendre en compte la fin de la proposition de Platon : « ...sans une intervention divine » (Lettre VII).

-II – 1966. Entretien au Spiegel.

A cette date Heidegger accorde un entretien au Spiegel, entretien qui ne devra être publié qu'après sa mort. Dans cet entretien, produit donc après la guerre, Heidegger, pour qualifier la situation présente évoque Hölderlin en rappelant cette proposition :

« Seul un dieu peut encore nous sauver »

A entendre ainsi :

- « Un dieu » : un dieu, ce n'est pas « Dieu », le dieu chrétien.

- « encore » : → La détresse est encore plus grande qu'on a pu le proclamer... même après la guerre ! La « détresse » ne se limite pas à ce qu'on appellera la « Shoah ».

→ Si seul « un dieu peut encore nous sauver », ce ne peut être un « homme »... ni « des hommes » .

→ Un homme : ce ne peut être un « Führer », comme Hitler.

--> « Ni des hommes », ce qui le distinguera en cela de Hannah Arendt, pour qui la condition humaine est la « pluralité », et est par là même politique). Ce qui invalide un salut de forme politique. La salut ne peut venir de l'action politique, et plus précisément de l'action humaine, et de sa **volonté**.

Ce qui change c'est donc le rapport à la **volonté**.

A la question que posait Lénine

« Que faire ? »

Heidegger, en 1933, disait : **vouloir** ce que **veut** le « Führer », i.e. **vouloir vouloir**, entendu comme « vouloir la « mise au pas ».

En 1959, dans *Sérénité*, Heidegger dit :

- « **Nous ne devons rien faire, seulement attendre** ».

Précision : il faut comprendre « faire » dans un sens qui le distingue d'« agir ». Plus exactement, Heidegger considère que l'action se conçoit sur le mode du « faire », alors que Hannah Arendt reconnaît une place dans l'histoire humaine à l'« agir » (les « îlots » de liberté), le totalitarisme consistant à rabattre l'« agir » sur le « faire » (cf. l'abeille et l'architecte, chez Engels). Ce que Sartre, après une visite à Heidegger, en 1952, traduira par un « il vomit l'engagement » (F. de Towarnicki, *Heidegger, Souvenirs et chroniques*).

De sorte que :

- « Aucune organisation humaine n'est en état de prendre en main le gouvernement de notre époque ».

De sorte que le « commencement » dont il était question en 1933 est un faux commencement, auquel il faut opposer un véritable commencement, qui sera bientôt défini.

Dominique Janicaud parle d'« une a-politique de l'attente » (*L'ombre de cette pensée – Heidegger et la question politique*).

- « La tâche de l'autre commencement qui revient aux Allemands n'est pas une tâche politique, toute politique n'étant qu'un visage de plus de ce qui est à surmonter. La tâche est celle qui revient aux poètes et aux penseurs, donc est une tâche qui relève de la méditation » (E. Pinat, p.169).

« Attendre » est une attitude paradoxale, qui ne relève ni de l'activité ni de la passivité.

- 1) Ce n'est pas une « activité » :

C'est-à-dire, commencer par admettre que si salut il peut y avoir, en aucun cas, il ne peut relever d'une initiative humaine, plus précisément d'une décision politique, dès lors que la politique est conçue comme un « faire ». La « détresse » est un effet de l'« hubris » humaine, « prométhéenne », qui a pensé que les hommes pouvaient par eux-mêmes assurer leur salut. La détresse est l'effet d'un déficit de pensée au profit d'une confiance induite envers la volonté humaine.

A la déclaration de Marx :

- « Les philosophes se sont jusqu'à présent contentés d'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le transformer » (*Idéologie allemande*),

Heidegger préfère :

- « ...peut-être, depuis des siècles, l'homme a-t-il déjà trop agi et pensé trop peu » (*Essais et conférences*, p. 153).

- « L'indigence de pensées est un hôte inquiétant qui s'insinue partout dans le monde d'aujourd'hui » (*Sérénité*).

- « La volonté d'agir, c'est-à-dire de faire et de réaliser, a écrasé la pensée » (R. Schürmann, p.112).

A noter : dans la phrase de Schürmann, comme dans celle de Heidegger, « agir » est assimilé à « faire » et « réaliser ». Or c'est précisément cette assimilation qui caractérise, notamment selon Hannah Arendt, la « pensée » totalitaire, selon laquelle l'action est conçue sur le mode de la « fabrication ».

- 2) Ce n'est pas de la passivité :

Si seul un dieu peut encore nous sauver, encore faut-il que nous soyons disposés à l'accueillir. Comme l'écrit Maître Eckhart (1260-):

- « Dieu nous rend souvent visite mais la plupart du temps, nous ne sommes pas chez nous ».

Précision : Heidegger, qui se réfère souvent à Maître Eckhart enlèverait le « souvent ».

De sorte que « attendre », si ce n'est pas un acte de « volonté », une action, encore moins une action politique, c'est du moins une disposition, une attitude, dont il reste à préciser la nature.

Question : que signifie « attendre », « être chez soi », dirait Maître Eckhart ?

On a une réponse dans le chapitre « *Pourquoi des poètes ?* » des *Chemins qui ne mènent nulle part*.

« La disposition » qui correspond à « attendre » est incarnée plus spécialement par celle du poète, tout en précisant que « poète » désigne avant tout cette disposition plutôt que la production d'une œuvre. C'est la disposition différente de l'attitude active, volontaire, mais aussi de la passivité du « laisser-faire » (cf. plus haut). Ce serait plutôt un « laisser-**Etre** »

Cette position est à comprendre par opposition à l'attitude volontariste de 1933.

On pourrait alors être tenté de conclure que Heidegger a tiré la leçon de son « erreur », le terme par lequel il désigne son adhésion au nazisme.

Mais les choses sont plus complexes.

Mais avant d'expliquer pourquoi, il faut préciser le sens de ce nouveau commencement, le premier, le national-socialisme n'étant que l'achèvement paroxystique du volontarisme défendu en 1933.

L'autre commencement sera lui aussi allemand, mais ce sera celui des poètes, singulièrement Hölderlin :

- « Etre poète en temps de détresse, c'est alors : chantant, être attentif à la trace des dieux enfuis ».

- « La trace » : Heidegger s'inscrit dans le contexte exprimé par Nietzsche : « Dieu est mort ».

En précisant que cette « mort » n'est pas le fait des hommes :

- « Le déclin du divin arrive non par un excès de logique mais toujours lorsque le Dieu se retire » (*Qu'appelle-t-on penser?*).

- Nous ne parvenons jamais à des pensées. Elles viennent à nous ».

Par exemple, la philosophie des Lumières n'est pas une cause du déclin de la croyance en Dieu, mais un effet du retrait des dieux. Heidegger ajoute cependant que les dieux ont laissé une « trace », or c'est cette trace que les poètes ont à chanter. Trace que les hommes ne voient pas.

- « Détresse », ce terme vaut pour le présent, pour « l'après-Shoah ». Ce qui signifie que Heidegger ne conçoit pas une différence essentielle entre le contexte historique de la Seconde Guerre Mondiale et le contexte de l'après-guerre, entre le nazisme et entre le régime américain et soviétique d'après-guerre.

Qu'est-ce qui lui permet d'affirmer cette position ? Il nous faut nous familiariser, un peu, avec la conceptualité heideggerienne.

→ Ce qui fera l'objet de la conférence prévue le 18 mars.

Pour « attendre », deux conseils de lecture :

- Frédéric de Towarnicki : *A la rencontre de Heidegger*, Arcades Gallimard.

- Frédéric de Towarnicki : *Martin Heidegger, Souvenirs et chroniques*, Rivages poche.